

Entretien avec Jéssica Teixeira pour JUNE EVENTS 2025

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Monga est présenté le 10 juin à 21h
à l'Atelier de Paris

Jéssica Teixeira, comment avez-vous découvert l'histoire de Monga, et qu'est-ce qui vous a donné envie de l'explorer à travers la danse ?

J'ai découvert Monga lors d'un spectacle à Ceará, dans le nord-est du Brésil, un numéro effrayant : une femme superbe était enfermée dans une cage, en sous-vêtements et se transformait peu à peu en un gorille féroce, le tout sous des jeux de lumière et des effets sonores qui accentuaient la tension. Jusqu'à ce que, soudain, la bête s'échappe et s'attaque au public. La panique était totale : cris, courses effrénées vers les sorties de secours ! Bien que consciente qu'il ne s'agissait que d'un jeu de maquillage et d'illusions, j'y retournais pourtant, encore et encore, bien décidée à rester impassible, mais il était proprement impossible de ne pas avoir peur. Quelques années plus tard, j'ai découvert que ce numéro ne s'inspirait pas du talent de Julia Pastrana, mais de son corps. En poursuivant mes recherches, j'ai saisi l'envergure de l'artiste qu'elle avait pu être : née en 1834 dans un petit village du Mexique, elle était polyglotte, chanteuse, interprète, danseuse... Une véritable virtuose ! Et pourtant, deux siècles plus tard, on ne retient toujours d'elle que son apparence. Julia, avec sa trajectoire unique, son engagement et sa force, a réveillé chez moi le souvenir de Monga, et l'envie de créer une œuvre à la fois sophistiquée, punk, dérangeante, mais aussi pleine de légèreté et d'humour. Aujourd'hui, lorsque je signe une création, en tant qu'autrice, metteuse en scène et interprète, j'exerce aussi un droit : celui de disposer de moi-même, de mon travail, de mon plaisir, de ma vie.

Quelles autres influences, artistiques ou théoriques, ont nourri l'univers singulier de Monga ?

Je m'en réfère beaucoup à la philosophe Suely Rolnik, qui met en dialogue psychanalyse et sociologie. Elle rejoint Freud dans sa manière de situer l'étrangeté au cœur même du familier, or cette tension m'intéresse profondément. Elle irrigue mes choix esthétiques, ma façon de construire un langage à la fois sensible, politique et accessible. Parmi les personnalités pensantes contemporaines du Brésil, j'aime aussi le travail de l'écrivain et journaliste Antônio Prata. Il propose une critique de la bourgeoisie intellectuelle à la fois piquante, lucide et drôle. Son approche m'a beaucoup inspirée pour *Monga*, au sens où la pièce s'adresse en partie justement à une élite culturelle, celle qui produit, soutient et fréquente le monde de l'art et du spectacle. Enfin, il y a Paul B. Preciado, une référence incontournable pour moi. Par son style et sa pensée, il m'a appris à me décentrer, à m'ouvrir à l'altérité. Dans ses textes, la première personne du singulier devient une passerelle vers le « nous » ; un jeu de miroir permanent, troublant et fructueux qui alimente puissamment mes créations pour la scène contemporaine.

Depuis les débuts de votre carrière, votre corps, perçu comme « hors-norme », est au centre de votre processus artistique. Comment travaillez-vous cette matière si personnelle ?

On m'a très souvent fait sentir, parfois de façon brutale, que mon corps était « étrange ». Alors sur scène, je crée un espace sûr, fertile, sensible, où cette étrangeté, au lieu de m'être projetée, est renvoyée à celles et ceux qui me regardent. Car qui n'a jamais ressenti ce malaise face à son reflet, face à sa propre corporalité ? Je suis convaincue que ce sentiment est universel. Ce qui me distingue, peut-être, c'est la manière dont je le mets en jeu : avec subtilité, une forme de poésie fine. La violence ne m'intéresse pas comme outil d'expression, même si j'évolue volontiers dans des registres comme l'horreur psychologique ou le drame. *Monga*, par exemple, flirte avec une comédie très particulière, nourrie de gêne et de rires nerveux. Les ressorts théâtraux de l'étrangeté m'ont aussi été révélés par la lecture de Brecht : dans ses pièces, il transforme les émotions de souffrance ou de pitié, qu'il juge stériles, pour proposer d'autres affects, plus actifs. Cet angle me permet d'aborder la réalité de façon plus brute, plus frontale. Je n'ai pas besoin d'enrober les choses : je les montre telles qu'elles sont, y compris les corps, y compris le mien. Et cette approche façonne non seulement mes textes et mes performances, mais aussi ma manière de vivre au quotidien et de considérer l'ordinaire.

Observez-vous une réelle évolution du regard porté sur les corps considérés comme « différents » ces dernières années, dans les arts vivants comme dans la société en général ?

Oui, je pense qu'un vrai changement est en cours. Je vois des artistes devenir des phares, porteur·euses d'une société plus humaine. Je vois des artistes aux corporalités ou identités atypiques ne plus être de seules porte-voix : ce sont des créateur·ices reconnues, dont le travail formel et conceptuel enrichit profondément le langage scénique. Mais, dans la vie quotidienne, je reste plus sceptique, voire méfiante. J'ai une lecture plus rude des relations humaines, notamment de la façon dont les corps « différents » continuent à être traités. La violence est encore là, bien présente. Malgré les progrès manifestes en matière de politiques publiques, d'inclusion et d'accessibilité, il reste de grands angles morts.

Et il ne s'agit pas seulement dans ces zones d'ombre de « différence ». Il y est question de handicap, de couleur de peau, d'origine, de genre, de sexualité, de nationalité, de « régionalité » et, par-dessus tout, de classe sociale, qui traverse toutes ces questions. Dans notre sphère, notre « bulle » artistique et culturelle, nous travaillons sans relâche pour accompagner ce changement, mais je ne suis pas aussi optimiste qu'il n'y paraît. Je doute de vivre assez longtemps pour voir advenir une véritable coexistence, apaisée. Cela dit, je crée dans joie, et dans l'espoir de contribuer à faire émerger la possibilité de cette coexistence !